

Quelques rides de plus

Pour discerner ce qui a changé à Paris dans les dix dernières années, il aurait fallu revenir après une longue absence. Au lieu de quoi je n'ai quitté la ville que brièvement pendant ce temps, si bien que je la vois changer comme celui qui observerait chaque jour les rides au coin des yeux d'un visage aimé. C'est que Paris intra-muros est devenu une ville d'évolution lente. Il faut longtemps pour que dans un quartier les cafés kabyles se transforment en bars à la mode, pour que le prêt-à-porter chinois gagne une ou deux rues ou que la rénovation, comme ils disent, repousse les pauvres un cran de plus au-delà du boulevard périphérique.

Les transformations physiques de Paris peuvent se lire comme une lutte incessante entre l'esprit du lieu et l'esprit du temps. Soit par exemple la place sans nom formée par l'élargissement de la rue Mouffetard sous l'église Saint-Médard. Là, les vieilles boutiques de victuailles, les étals du marché, les arbres immenses qui jettent leur ombre sur le porche de l'église, les restes du petit cimetière où se pressaient les convulsionnaires sur la tombe du diacre Pâris sous le règne de Louis XV, les deux grands cafés qui se font face, tout cet empilement d'époques, de styles et d'événements donne à cette place un esprit qui ne peut se comparer à aucun autre. Les vieux Parisiens savent que là, sous leurs pieds, coule la Bièvre dans sa descente vers le Jardin des Plantes et que de cet endroit partait la

Paris sous tension

grande voie vers l'Italie. Esprit du lieu, donc, mais l'esprit du temps a néanmoins réussi à marquer un point: le milieu de la place est occupé par un énorme parterre fleuri centré par une fontaine. L'action conjuguée de la Voirie et de la Direction des espaces verts a tenté l'impossible: transformer cette place en l'un de ces ronds-points qui ornent par milliers les routes françaises.

Le respect de l'esprit du lieu n'a rien à faire avec la triste idée de patrimoine, pas plus que la méfiance à l'égard de l'esprit du temps ne signifie le rejet du contemporain. Au cours des vingt ou trente dernières années, certaines implantations ont d'ailleurs réussi à créer un nouvel esprit du lieu: la pyramide de I. M. Pei a donné vie à la cour du Louvre de Napoléon III, autrefois poussiéreux garage pour les conservateurs du musée et, non loin de là, c'est tout un nouveau quartier, avec ses défauts et ses qualités, qui s'est organisé autour de Beaubourg. (Je ne dis pas «centre Pompidou», car Pompidou avait un goût artistique déplorable – son bureau décoré par Agam – et il était d'ailleurs opposé au projet de Piano et Rogers, lequel n'a été adopté que grâce à l'opiniâtre président du jury, le grand Jean Prouvé.)

Inversement, si je puis dire, le charme de certains lieux s'est dissipé depuis dix ans sans que le décor historique ait changé. Sur la place Saint-Sulpice, le café de la Mairie était un établissement où il faisait bon prendre un café aux premiers rayons de soleil – j'y ai d'ailleurs écrit le passage concernant cette place dans *L'Invention de Paris*¹, en hommage à Georges Perec qui la choisit pour sa *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. Le cadre est resté le même mais j'évite désormais l'endroit à cause de sa clientèle, faite de touristes chics et de dames élégantes qui se reposent après leurs emplettes dans les magasins voisins. L'éviter, oui, mais pour aller où? La réponse n'est pas simple tant sont